

aux illustres entreprises, qui ne coûtent pas plus et qui valent davantage. J'aperçois, je pense, le capitaine.

LE DUC.

Je vous laisse et viendrai moi-même remercier vos amis sitôt qu'ils seront assemblés.

LA DUCHESSE, à *Pinto*.

Courage, *Pinto*! le duc cédera bientôt à nos instances; je le suis, et j'espère le décider.

LEMONTEY.

LA PRÉCISION.

La précision, qui consiste à bannir du discours tout le superflu et à n'y rien omettre du nécessaire, est une économie qu'on loue ordinairement plus qu'on ne la pratique. Quelques rhéteurs l'ont même passée sous silence; car elle doit avoir peu de crédit dans les écoles, où la profession du maître repose en grande partie sur le débit des ornements, et où des prix d'amplification attendaient naguère les plus verbeux des élèves. Il faut la distinguer d'une de ses branches, qu'on appelle la concision, et qui s'attache à l'épargne des mots et au resserrement de la phrase plutôt qu'à la mesure rigoureuse de l'expression avec la pensée. La concision prête indifféremment son secours à la fausseté comme à la vérité, tandis que la précision ne se conçoit pas sans justesse et sans clarté; la concision peut n'être aussi qu'une affectation de l'esprit, au lieu que la précision se forme surtout de la vigueur combinée du jugement et du caractère. Elle est dans l'homme l'attribut de la force et de la raison; dans l'ordre social, le langage de la loi qui prescrit et du pouvoir qui commande; dans les sciences, le but et la perfection des méthodes et des nomenclatures.

Il est des esprits fermes, tranchants et austères, dont la pensée se presse, s'épure et s'échappe naturellement, comme le métal du laminoir, sous la forme la plus compacte. L'antiquité a même eu un peuple moulé dans des institutions si fortes, que cet attribut de quelques hommes singuliers était devenu sa nature commune. Le mot de laconisme a conservé le souvenir du langage bref et poignant des Spartiates. La nation moderne qui excelle dans l'art de converser, y doit sa supériorité au secret qu'elle possède de tout

abrégé et de semer le plus d'idées dans un moindre espace. La haine des répétitions et des longs discoureurs y fait, comme à Sparte, la police des entretiens. Qu'on ne s'étonne pas trop de voir les Lacédémoniens et les Français arriver au même but; car, si l'effet est sensible, les causes sont différentes.

Notre esprit vif et impatient et notre langue privée d'inversions obligent dans nos cercles l'interlocuteur à être précis. Comme, en effet, la construction directe de la phrase en découvre le sens dès les premiers mots et que la promptitude de l'intelligence française le saisit aussi vite et brûle de s'en attribuer l'honneur, on se voit contraint de donner au dialogue la prestesse de la pensée, sous peine d'être interrompu par les uns et fastidieux pour tous. Cette observation se vérifie en sens contraire dans la langue usitée sur les deux bords du Rhin, où une seule circonstance grammaticale rend très à propos la patience de celui qui écoute égale à la lenteur de celui qui parle. Il suffit que la particule négative soit placée par l'usage à la fin de la phrase allemande pour opérer ce prodige. L'auditeur le plus emporté souffre avec flegme le développement de toute une période; car il ne peut savoir, qu'après en avoir pesé le dernier mot, si elle est une affirmation ou une négation, c'est-à-dire un axiome ou un paradoxe, un madrigal ou une injure. J'ignore si le naturel des Allemands a produit les suspensions habituelles qui distinguent leur langue, ou si, au contraire, cette singularité de leur grammaire a influé sur l'esprit germanique; mais je sais bien que si les Français étaient tout à coup soumis à un pareil frein, ils ne tarderaient pas à changer ou de syntaxe ou de caractère.

La précision, étrangère aux confidences de l'amitié, à la liberté du style épistolaire et aux ténèbres de la diplomatie, rencontre des obstacles légitimes dans l'éloquence, dans la poésie, dans l'art dramatique. Toutes les fois qu'on parle simultanément à plusieurs hommes, il faut se proportionner à l'attention des plus frivoles, à l'intelligence des plus simples, à la paresse des plus lents. Toutes les fois qu'il s'agit de convaincre des esprits divers, quelle variété de tons et d'images, quelles attaques redoublées ne sont-elles pas nécessaires contre des dispositions dont la malveillance connaît plusieurs degrés, contre des préjugés dont les racines ne sont pas

les mêmes! Ainsi, la chaire sacrée, la tribune politique essayent des routes différentes, et tour à tour s'arment de véhémence, d'onction, d'autorités, d'imagination et d'arguments. De son côté, la poésie, plus amante des digressions, se nourrit de luxe et d'éclat, étale ses richesses et ses jeux, et, comme la musique, dont elle est sœur, répand sa mélodie dans le retour d'harmonieuses périodes. La muse dramatique explique tout sous peine d'être obscure, produit l'illusion et la sympathie par le nombre et l'exactitude des détails, et déploie la langue fouguese et abondante des passions. Les combats du barreau sont encore moins favorables à la précision, à la précision si chère aux juges, mais si odieuse aux plaideurs, et qui, de toutes les qualités de l'avocat, est la plus mal récompensée.

Cependant la précision est une alliée si heureuse de la raison humaine, qu'il n'est pas rare de la voir pénétrer dans les genres qui lui semblent les plus opposés. La poésie l'accueille dans l'épigramme, la satire et les préceptes didactiques. Elle a frappé d'admirables maximes sous le coin de Corneille, et dérobé de piquants proverbes à la muse prolixe de Gresset. La grâce même a sa précision, la mélancolie intéresse surtout par son silence; et la plus incertaine des beautés littéraires, la négligence, cesse de plaire si elle est prolongée. Peut-on oublier que la philosophie dont l'enseignement se piqua le plus de précision, fut ce portique célèbre qui érigea en devoirs l'activité de l'âme et l'amour des hommes, donna Marc-Aurèle au trône, et mit au sein de la sagesse un cœur pour la pitié, et de l'héroïsme pour la vertu? Au théâtre, la logique si expansive des passions sent à la fin le besoin de se resserrer, comme un fleuve à l'approche des cataractes, et signale volontiers ses derniers éclats par ces vives saillies et ces traits simples et sublimes que trouva le génie de Racine. L'art oratoire lui-même ne semble prodiguer de somptueux développements que pour préparer à ses harangues un résumé plus pressant, et finir comme Démosthène ce qu'il a commencé comme Isocrate. Autant il craignait dans sa marche l'aridité de la précision, autant il en invoque l'énergie en approchant du but. Semblable à l'athlète qui ramasse son corps et ses muscles afin de terminer la lutte par un coup décisif, l'orateur, prêt à quitter la parole, saisit la hache de Phocion, ou agite le

dilemme aux deux tranchants ; il sait que les traits aigus laisseront seuls une trace durable, et veut, pour dompter les esprits, que sa phrase soit courte comme l'épée romaine qui subjuga le monde.

M. P. E. LITTRÉ.

HIPPOCRATE.

Hippocrate a fleuri à l'époque la plus brillante de la civilisation grecque, dans ce siècle de Périclès qui a laissé d'immortels souvenirs. Il a vécu avec Socrate, Phidias, Sophocle, Euripide, Thucydide, Aristophane, et il n'a pas été indigne de cette haute société. Lui aussi a partagé le sentiment qui pénétrait alors les Hellènes, enorgueillis de leur liberté, enthousiasmés de leurs triomphes, épris de leurs belles créations dans les arts, dans les lettres et dans les sciences. Voyez dans le traité *des Airs, des eaux et des lieux*, avec quelle fierté le Grec triomphe du barbare, l'homme libre du sujet soumis à un maître, l'Européen vainqueur de l'Asiatique partout vaincu, sur terre et sur mer. Se peut-il trouver un sentiment national plus fièrement exprimé que dans cette supériorité de race que le médecin de Cos attribue à ses compatriotes ? Plus l'on pénètre le sens des écrits d'Hippocrate, et plus l'on s'identifie avec le fond et la forme de ses pensées ; plus aussi l'on comprend l'affinité qu'il a avec les grands esprits ses contemporains, et plus l'on est persuadé qu'il porte comme eux la vive empreinte du génie grec....

La haine qu'Hippocrate ressentait et exprimait à l'égard des charlatans est très-comparable à la haine qui animait Socrate, son contemporain, contre les sophistes. Le médecin et le philosophe poursuivent d'une égale réprobation ces hommes qui abusaient de la crédulité populaire pour vendre, les uns une fausse médecine, les autres une fausse sagesse. Non-seulement Hippocrate flétrit les manœuvres des charlatans, non-seulement il prévient le public contre les artifices de ces gens qui en font leur dupe, mais encore

il prémunit de toutes ses forces les véritables médecins contre les tentations qu'ils pourraient avoir de se laisser aller à l'emploi d'un charlatanisme plus ou moins innocent; il les tient en garde contre cet écueil; il ne veut pas que leur conduite en ait la plus petite apparence; il leur recommande avant tout ce qui est simple, droit et honnête. Il fallait véritablement qu'Hippocrate eût été blessé du spectacle donné par l'effronterie des charlatans et par la crédulité du public, pour insister auprès des médecins ses élèves avec tant de force, non pas seulement contre l'emploi d'un charlatanisme honnête, mais encore contre toute conduite dont le soin le plus exclusif ne serait pas d'en écarter jusqu'à l'ombre la plus légère. La guerre aux sophistes faite par Socrate, la guerre à l'esprit de charlatanisme faite par Hippocrate, sont de la même époque et portent le même caractère....

On trouve dans les écrits d'Hippocrate une foule de passages où il critique des procédés particuliers employés par des médecins de son temps, dans le traitement de diverses affections. Il a assez réfléchi sur les choses pour ne pas accepter sans jugement les traditions du passé ou les exemples de ses confrères; il a trop d'expérience personnelle pour ne s'être pas fait une opinion indépendante sur les principaux points de la médecine; et il s'exprime avec une juste autorité sur ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne.

Hippocrate est essentiellement praticien; si, en médecine, il ne connaît que l'art, du moins il veut que l'art soit traité scientifiquement, c'est-à-dire qu'en toute occasion on y applique l'attention et le jugement. Quand il recommande de chercher la solution de certains problèmes de médecine, ce sont des problèmes relatifs au genre de régime qu'il convient de prescrire aux malades dans les affections aiguës, et s'il loue la seconde édition des *Sentences cniennes* d'être un peu plus médicale que la première, c'est parce qu'elles entrent davantage dans la pratique, et qu'elles sont plus appropriées à l'usage du médecin. Pour lui, la médecine c'est toujours l'art; ce qu'il veut, c'est porter la lumière dans les observations recueillies, c'est saisir les principes généraux qui guideront la pratique du médecin et donner à l'art une assise scientifique: c'est ainsi qu'il s'élève à la science. Son mérite est grand d'avoir su se renfermer dans cet ordre d'idées; l'art était encore trop près

de l'empirisme dont il sortait, pour avoir des prétentions plus hautes que celles qu'Hippocrate lui attribue; et ce médecin avait l'esprit trop judicieux pour regarder comme un guide sûr la spéculation physiologique qui occupe tous les philosophes de son temps, et pour se jeter dans le champ vide des hypothèses....

Deux choses surtout sont à considérer, quand il s'agit de recommander l'étude des vieux livres et des vieux temps. Ils fournissent à la fois des faits et des doctrines: des faits, sans lesquels l'enseignement serait incomplet, des doctrines sans lesquelles nous n'aurions qu'une vue fautive de la culture de la science. S'il est vrai que les maladies changent suivant les climats; si ces modifications frappent de plus en plus les esprits par leur importance pratique et doctrinale, à mesure que la civilisation s'étend sur les points les plus divers du globe, il n'est pas moins vrai que les siècles présentent aussi de grandes différences dans leur physionomie pathologique, et que certaines affections s'en vont, tandis que de nouvelles arrivent sur la scène du monde. Le choléra indien nous en a fait faire à nous-mêmes une rude et récente expérience. Hippocrate, dans son large et ingénieux système, a comparé les âges de la vie humaine aux saisons de l'année. Si j'osais l'imiter, je comparerais les âges de l'histoire de l'humanité aux climats de la terre. Les uns comme les autres ont leurs maladies propres, leur pathologie spéciale. Or, ce n'est que dans les auteurs, vieux témoins de ces phénomènes passés et qui ne doivent plus se reproduire, ce n'est que dans les livres, fidèles dépositaires de ces antiques observations, que le médecin peut les chercher, les étudier et arriver à concevoir un ensemble de la pathologie, dont le petit horizon qu'il embrasse ne lui donnerait qu'une faible idée. Si par l'étude le médecin doit se faire cosmopolite, par l'étude aussi il doit se faire contemporain de tous les âges. Là il prend connaissance de mille faits qui, sans cela, lui seraient complètement inconnus; et ce voyage dans le temps ne lui sert pas moins que ne lui servirait un voyage à travers les continents et les mers.

Voilà pour les faits; voici pour la doctrine: l'homme qui réfléchit sur lui-même et sur sa conduite passée trouve un grand enseignement pour sa conduite future, et dans ce qu'il a fait de bien, et dans ce qu'il a fait de mal. De même la médecine ne peut

revenir sur son passé sans y trouver des leçons pour son avenir. Celui qui explorera avec des lumières suffisantes l'histoire des théories et de la pratique de nos prédécesseurs rencontrera des sources fécondes de savoir. L'étude de l'antiquité ne doit être abordée qu'avec des connaissances telles qu'on en profite. Là, l'ordre logique est de commencer non par ce qu'il y a de plus vieux, mais par ce qu'il y a de plus récent. Quand on s'est pénétré de la science contemporaine, alors il est temps de se tourner vers la science passée. Rien ne fortifie plus le jugement que cette comparaison. L'impartialité de l'esprit s'y développe, l'incertitude des systèmes s'y manifeste, l'autorité des faits s'y confirme, et l'on découvre dans l'ensemble un enseignement philosophique qui est en soi une leçon. En d'autres termes, on apprend à connaître, à comprendre, à juger.

Dans les œuvres d'Hippocrate, bien des germes ont été déposés qui ont reçu depuis un grand et fécond développement; bien des choses ont été dites qui n'ont pas été répétées depuis avec le même sens et la même grandeur. Et lorsque le père de la médecine commence ses *Aphorismes* en disant : *La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile*, qui ne se sent transporté dans un autre ordre d'idées que celui auquel nous sommes habitués? qui n'entend là un autre langage que celui qui retentit chaque jour à nos oreilles? qui ne croit lire dans cette sentence à moitié grecque et à moitié orientale l'inscription monumentale inscrite au frontispice de la médecine, au moment où les portes en sont ouvertes par une main puissante?

MAINE DE BIRAN.

L'HARMONIE DE LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE ET DES AFFECTIONS MORALES.

L'équilibre des facultés de l'esprit, résultat d'une sage direction et de bonnes habitudes intellectuelles, l'harmonie constante entre les idées et les sentiments moraux, concourent merveilleusement à produire et à maintenir cette autre espèce d'harmonie ou d'équilibre entre les fonctions des organes et les affections immédiates de la sensibilité, condition de toute existence heureuse.

Ces deux sortes de santé se correspondent quelquefois merveilleusement dans certains êtres privilégiés où le physique et le moral bien réglés, chacun dans leur ordre, se soutiennent et se perfectionnent même l'un par l'autre; mais les exemples d'un tel accord sont rares, et c'est aussi à le rendre plus commun que la médecine et la philosophie pourraient utilement concourir en réunissant les données de la double observation.

Lorsque le physique est mal réglé, l'âme sensitive est nécessairement affectée de ce désordre d'une manière triste et pénible; si le *moi* se laisse alors absorber, pour ainsi dire, par de telles affections, le désordre augmente et se double par cette cause même.

Mais il est possible, et il arrive, dans certains cas, que le *moi* souffre ou jouit moralement, pendant que le principe sensitif s'affecte d'une manière tout opposée.

Au sein des affections pénibles et tristes, l'homme moral peut éprouver, par exemple, une douce satisfaction intérieure, en se sentant soutenir par une force supérieure à la douleur et aux peines; au contraire, l'être intelligent et moral peut s'affliger intérieurement et se trouver humilié des fausses joies de l'être sensitif....

Pour l'âme humaine, c'est-à-dire pour l'être intelligent et sensible, le plaisir n'est autre chose que la conscience de la perfection; la douleur, au contraire, est le sentiment de quelques imperfections de notre nature mixte.

L'âme même la plus mêlée avec la chair, la plus dominée par les tendances instinctives de la sensibilité animale, la plus obscurcie par les passions, est toujours une âme humaine, dont le caractère et le type original, imprimé par le Créateur, ne saurait jamais être complètement effacé.

Tout animal suit son instinct sans contrainte, sans diversion; celui du tigre, par exemple, l'entraîne à déchirer, à se repaître du sang de ses victimes.

Quel objet d'horreur et de pitié, que l'homme poussé, entraîné malgré lui par d'affreux penchants à des forfaits qu'il déteste, puisse se dire, comme OEdipe :

Inceste, parricide, et pourtant vertueux!

Qu'il est doux le sentiment immédiat de l'existence d'une âme qui, née pour la vertu et pour la vérité, se trouve liée par la plus heureuse, la plus belle des harmonies, à une organisation qui la seconde, et ne lui renvoie, pour ainsi dire, que des impressions modérées, des affections sympathiques et bienveillantes!

Comment peindre la sérénité, le calme, le bonheur constant attachés à la conscience de ces deux sortes de perfection physique et morale fondues ensemble et se soutenant l'une par l'autre? Comment rendre ce jeu prompt et facile des facultés de tout ordre obéissant toujours à l'empire de la vertu, et plus heureusement encore aux inspirations du génie, qui n'est lui-même que le produit le plus élevé de cette grande harmonie? Comment exprimer les jouissances attachées à la contemplation du beau, du bon, du vrai, alors que l'âme vient à réaliser par son activité l'idéal sublime dont elle sent en elle-même le type, la source inépuisable?

L'exercice habituel de si hautes facultés, et tous les sentiments ineffables qui s'y rattachent peuvent remplir tous les vides de l'existence; il amoindrit la part de la mort, et fait participer l'organisme à l'activité, à la vie, à la jeunesse éternelle de l'âme.

Peut-être expliquerait-on ainsi les divers exemples de longévité

parmi ces hommes d'élite, qui vécurent surtout de cette vie intellectuelle et morale, dont les instruments ou les formes seules changent et disparaissent aux yeux, mais dont le fond et les produits ne doivent jamais mourir.

Au contraire, l'inertie, la langueur, la passivité de l'âme, doivent laisser la vie organique plus exposée à toutes les causes extérieures ou intérieures qui l'altèrent, la minent et la conduisent plus rapidement à la mort.